L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN 18 NOVEMBRE 1883. Entre les rue Bienville et Conti

FEUILLETON.

Commencé le 26 août.

LE MARI DE MARGUERITE

ÉPISODE DE LA GUERRE

DU SUD CONTRE LE NORD

PAR

Madame S. de la Houssaye

[DES ATTAKAPAS]

Suite

—Bon voyage! s'écria-t-elle, et surtout au plaisir de ne jamais vous revoir, ni l'un ni l'autre.

Le mari de Marguerite était parti! une nouvelle existence allait commencer pour la jeune femme. Jérome la traçait grand-papa. Pendant les quelques jours que dura le voyage, rien ne semble éveiller en elle le moindre intérêt. Il semblait qu'elle ignorât où elle allait et que le coup qui venait de la frapper avait anéanti toutes ses facultés.

Grand-papa reçut dans ses bras, non plus l'enfant fraîche et gaie qui l'avait quitté quelques mois auparavant, mais une femme au regard morne et désolé, aux joues creuses et au cœur rongé de désespoir et de remords.

Marguerite avait atteint le but de ses désirs, elle était libre! elle était à la Virginie! Des visages amis se penchaient vers elle avec tendresse et pitié. Le luxe, l'opulence l'entouraient de nouveau. Un voile venait d'être tiré pour toujours sur les images de misère et de dégradation qui la faisait souffrir et rougir la veille. Elle était libre! Elle était heureuse!

Heureuse! oh! non! non! Ce qu'elle avait désiré avec tant de force, ce qu'elle avait regretté avec toute son âme, lui apparaissait aujourd'hui aussi creux, aussi vide que les fruits de la Mer Morte. Elle l'avait perdu, lui! son mari! et le premier amour si puissant, si fort, se réveillait dans son cœur plus fort, plus puissant qu'il n'avait jamais été. Elle l'avait perdu! et elle sentait qu'il lui était plus cher aujourd'hui que tout ce qui l'entourait. Ah! maintenant, elle le voyait tel qu'il était: noble, généreux et plein d'abnégation. Le voile était tombé de ses yeux, elle comprenait combien elle avait été coupable envers lui. Elle l'avait aimé autrefois, à cause de sa beauté; aujourd'hui, elle l'aimait pour toute la tendresse qu'il lui avait témoignée. Oh! comment fera-t-elle pour vivre sans cette tendresse si vive et si délicate? Elle se souvenait de sa patience inaltérable, et, tout il l'avouait! elle l'aimait mille fois plus encore en songeant aux tourments qu'elle lui avait infligés.

Mais il était trop tard: ni les richesses de grand-papa, ni son caprice, ni même la voix de son cœur ne pouvaient lui rendre son mari.... il était parti, et rien au monde ne le rappellera.

Le bonheur qu'éprouva monsieur McVane en revoyant sa petite fille, fut considérablement altéré lorsqu'il vit le triste état dans lequel elle revenait à lui. Il mit tous ses soins à combattre le ver rongeur qui dévorait le cœur de son enfant. Il entoura de visages amis, de distractions de toutes sortes, ordonna des calèches des romans les plus nouveaux, fit venir des toilettes, des bijoux; Marguerite ne regardait rien, ne s'intéressait à rien; les livres n'étaient pas ouverts, ou ouverts, et, toutes les prières de Zaïma ne pouvaient la décider à essayer une des jolies robes devant lesquelles s'extasiait la jeune quateronne.

Petit à petit, la santé de Marguerite parut s'améliorer et grand-papa en remercia le ciel; mais hélas! lorsque les roses de la santé semblaient refleurir sur son charmant visage, le ver rongeur du remords et du désespoir restait toujours au fond de son cœur et, comme le vautour de Prométhée, le lui déchirait de plus en plus.

Deux mois se passèrent devant l'état de faiblesse et de tristesse persistante de sa petite fille; monsieur McVane n'osait aborder le sujet du divorce, quoique, grâce à Jérome, tous les papiers fussent déjà prêts.

On était au commencement de l'année; Marguerite, seule au salon, les yeux fixés sur la flamme du foyer, semblait comme de coutume perdue dans de sombres réflections. Jérome entra, monsieur McVane n'avait osé le suivre. Le jeune avocat était très pâle, et on put lire dans ses yeux, lorsqu'il les attacha sur sa cousine, une expression de tristesse et de pitié. Il tenait un journal à la main.

—Marguerite! dit-il en s'avançant et en s'appuyant à la cheminée à quelques pas du fauteuil où elle était assise.

Au son de la voix de son cousin, elle se retourna et attacha sur lui ses yeux si tristes. Jérome détourna les siens, il revenait maintenant devant la tache qu'il s'était imposée. Mais, faisant un effort sur lui-même:

—Marguerite! reprit-il, je vous porte des nouvelles.

A peine l'avait-elle regardé, elle ne s'était point aperçue de son trouble et de son hésitation.

—Qu'est-ce? demanda-t-elle avec indifférence.

—Marguerite! chère petite Marguerite! dit-il en lui prenant la main, préparez votre courage.... un coup aussi terrible qu'inattendu....

—William!.... Ce nom s'échappa de ses lèvres dans un cri de douleur.

Malgré la peine qu'il éprouvait lui-même, Jérome continua:

—Vous avez, sans nul doute remarqué les orages, les tempêtes que nous avons eus pendant le mois passé. Vous devez savoir, Marguerite, que ces tempêtes et ces coups de vent sont bien plus violents sur la mer, et.... et.... on dit qu'il y a eu plusieurs naufrages.

Elle se dressa sur ses pieds, pâle, les yeux hagards, les membres tremblantes et convulsivement serrées l'une dans l'autre.

—Jérome! cria-t-elle, oh! non! vous ne venez pas me dire qu'il est arrivé quelque chose à William.

Sans ajouter une seule parole, il lui mit entre les mains le journal qu'il avait apporté, et, désignant un article du doigt:

—Lisez, dit-il; et il s'empressa de quitter la chambre. Jérome Mc Vane, l'homme froid, indifférent même, avait peur d'affronter l'explosion de désespoir à laquelle il s'attendait.

Se sentant défaillir, Marguerite se laissa tomber dans son fauteuil, et là, lut, au travers du voile de larmes qui couvrait ses yeux:

"Désastre en mer! Epouvantable accident! Plus de cinquante personnes noyées! Naufrage du steamer australien, la Belle Louise!"

Comme une folle, sentant les battements de son cœur s'arrêter dans sa poitrine, Marguerite se leva, sans douter avec l'intention d'appeler grand-papa, de crier au secours, mais la force lui manqua, sa voix s'éteignait dans sa gorge; pour ne pas tomber, elle s'appuya d'une main au dos du fauteuil, et de l'autre, rapprocha le journal de ses yeux.

Un délit d'horreurs, une liste des morts, venaient ensuite, et, parmi les noms qui se voyaient sur cette liste, elle lut celui de William Gray.

Quinze, vingt minutes se passèrent, Jérome avait été rejoindre grand-papa et tous deux attendaient dans une terrible perplexité le cri de désespoir de la pauvre désolée. N'entendant rien et ne pouvant plus vaincre sa mortelle inquiétude, monsieur McVane entra au salon suivi de Jérome. Marguerite était étendue sans connaissance sur le tapis, retenant toujours dans sa main crispée le journal qui venait peut-être de lui porter le coup de la mort.

CHAPITRE XVIII

TROIS ANNÉES PLUS TARD

A la fenêtre de l'une des rues les plus aristocratiques de la ville de Boston, une jeune femme était assise, regardant la foule qui allait et venait le long de la Commune. C'était par une brillante après-dînée de novembre et le proverbe qui dit que:

"La beauté brille sur le vilain visage de Boston" se réalisait en ce moment.

La jeune femme que nous voyons si gracieusement appuyée à la fenêtre est une de nos anciennes connaissances, c'est Marguerite Mc Vane. Trois ans se sont écoulés depuis le moment où elle a appris le naufrage de la Belle Louise, et cet heureux sans nul autre chien que nous, est un que le mari de Marguerite était mort.

Ces trois années ont amené un changement remarquable dans notre héroïne. L'enfant de seize ans a fait place à la jeune femme de dix-neuf ans. Elle a grandi, ses formes se sont arrondies. Ses traits ont gardé une beauté plus parfaite encore, mais ont perdu leur teinte rosée pour faire place à une pâleur de marbre. Rien d'enfantin ne se fait plus voir dans l'aspect de la jeune femme. Ses longues boucles brunes sont emprisonnées dans une résille de soie noire et deux bandeaux Marie Stuart encadrent comme une couronne son charmant visage. Ses grands yeux gris ont pris une expression pensive et tendre bien différente de celle qu'ils avaient autrefois. Elle est habillée d'une robe de soie brune bien montante, aux manches descendant aux poignets et n'ayant pour tout ornement qu'un col étroit et des manchettes de toile blanche. Mais malgré sa pâleur, malgré sa tristesse, malgré sa simplicité, elle est toujours jolie, plus jolie même qu'elle ne l'était autrefois. Quelque chose de chaste, de réfléchi donne un nouveau charme à son incomparable beauté.

Elle est encore Marguerite Mc Vane; non pas en réalité, mais, parce que grand-papa l'a voulu; elle a cédé, bien contre ses désirs, mais parce qu'elle a appris à sacrifier sa volonté à celle des autres. L'humble nom de Gray lui est mille fois plus cher et plus précieux que le nom patricien de ses aïeux. Mais, je le répète, pour plaire à grand-papa elle a consenti à être encore mise Mc Vane. Bien peu de personnes connaissent l'histoire de son mariage. Ses amis du Sud ont cru ce que monsieur Mc Vane leur a dit, qu'elle était retournée faire une seconde visite aux Wolwyn. On a attribué à un des nombreux caprices de Marguerite la rupture de son mariage avec son cousin, et, quoiqu'à l'époque de son escapade quelques rumeurs sourdes eussent circulé, au bout de quelque temps, elles s'éteignirent d'elles-mêmes et l'on n'y pensa plus. Tout était en semblait être resté si secret, qu'en la voyant revenir à la Virginie au bout de quelques mois, tout le monde crut qu'elle revenait simplement d'un voyage d'agrément. Madame et miss Malden ont été fort disertes, grâce aux ordres de grand-papa. Au Nord, on en savait encore moins. Certes, les Welwyn connaissaient toute l'histoire, mais, personne autre ne s'en doutait; Marguerite fut accueillie à Boston avec le même enthousiasme qui l'avait accueillie quatre années auparavant. On s'étonnait seulement qu'elle ne fut pas encore mariée. De tous les côtés on s'extasiait sur le changement qui s'était opéré en elle, et, l'on se disait tout bas qu'il devait y avoir quelqu'amour malheureux, mêlé à ce changement. On disait autrefois: "Elle est bien jolie! mais trop étourdie, trop capricieuse." On disait aujourd'hui: "Elle est bien belle, mais elle est trop tranquille."

Elle avait voyagé pendant trois années en Europe avec grand-papa. C'était probablement à ce voyage qu'elle devait en raison, sa vie. Une fièvre cérébrale avait suivi le choc produit par la mort de son mari; et, quand, après des semaines, elle était revenue à elle, quand la santé lui eut été rendue, elle était restée plongée dans une sombre mélancolie plus dangereuse que la maladie. Les médecins avertirent monsieur Mc Vane que la raison de sa petite-fille était en danger et ordonnèrent un immédiat changement de lieux; il alla le vieux grand-père, si dévoué, si plein de tendresse et d'abnégation; l'avait amenée vers ces terres d'Europe qu'elle brûlait de voir autrefois.

Ils parcoururent l'Angleterre, la France, l'Italie, la Grèce. Ils montèrent sur les cimes neigeuses des montagnes de la Suisse, visitèrent les sites pittoresques de la vieille Allemagne, enfin, vinrent, pendant ces trois années, tout ce que l'Europe offre de curieux. La raison de Marguerite lui fut rendue; une douce mélancolie remplaça le désespoir des premiers jours; mais la gaîté, l'enfantillage, la pétulance, étaient éteints à jamais dans ce cœur qui avait tant souffert. A la cour d'Angleterre, au milieu des ruines d'Athènes, dans les palais de Venise, au milieu des bals brillants de Paris, on spectre la poursuivait, et elle retrouvait toujours à ses côtés l'image de l'homme qui l'avait tant aimée et qu'elle avait assassiné. Sa vie tout entière lui paraissait un rêve, excepté l'époque si courte de son mariage et des jours qu'elle avait passés près de William. Le passé n'existait plus pour elle.... Le présent n'était rien que la routine monotone de la vie.... Ces cinq mois de mariage seuls faisaient époque dans son existence et en formaient le seul point lumineux.

Oh! si le mari de Marguerite pouvait sortir de sa tombe humide, s'il pouvait reparaître devant elle, comme elle l'aimerait! Comme elle le rendrait heureux! elle serait si tendre! si soumise! mais à quoi bon troubler son imagination de rêves rêveries fantastiques? Il était trop tard, et la douleur et le remorde rongeront son cœur jusqu'au moment où elle ira le rejoindre dans un monde meilleur.

C'était à tout cela qu'elle pensait lorsque nous l'avons retrouvée assise à la fenêtre de la maison de madame Welwyn, à Boston. Elle était seule au salon, madame Welwyn était sortie. Et grand papa? Ah! grand papa était bien loin, dans sa chère et vieille Virginie et se battait pour la liberté de sa terre natale.

La grande rébellion avait éclaté et son premier écho était parvenu à nos voyageurs qui, en ce moment, se trouvaient en Allemagne. Ils se pressèrent de revenir en Amérique. Monsieur McVane, malgré ses soixante ans, brûlait d'ardeur et de désir de prendre rang parmi les Rebelles. Il était lui-même rebelle jusqu'à la moelle des os. Il en était de même de Marguerite. Mais malgré leurs opinions communes, malgré la haine que la jeune femme manifestait pour le Nord, grand-papa trouva qu'il était prudent de conduire sa petite fille à Boston et de la confier à ses amis, les Welwyn, qui étaient cependant Fédéraux de cœur et d'âme.

En passant à New-York pour retourner à la Virginie, mons'eur McVane alla voir Jérome et voulut l'emmener avec lui. Il lui semblait impossible que le jeune homme pût avoir une autre opinion que sa nièce et que, fils du Sud, il put refuser de combattre pour le Sud. Mais monsieur Jérome Mc Vane était un jeune homme fort prudent, il venait d'obtenir une lieutenance dans le 7ème régiment de New-York, et refusa poliment, mais résolument les offres de son parent.

Comment pouvez-vous croire un seul instant, dit-il, que le Sud puisse vaincre? Il n'a ni argent, ni troupes, ni marine. Monsieur Jefferson Davis et compagnie feront tous un diable ensemble et pourront bien vous entraîner avec eux. Quant à moi, je suis convaincu que le Nord sera victorieux, et je reste prudemment avec le plus fort.

Une terrible querelle s'en était suivie et les deux parents s'étaient séparés ennemis mortels.

Madame Malden et Emilie avaient quitté le Sud pour éviter les horreurs de la guerre et résidaient à New-York où elles vivaient fort confortablement, grâce à la générosité de monsieur Mc Vane qui leur avait donné une petite fortune en se séparant d'elles.

Et voilà pourquoi Marguerite est à Boston et seule par cette belle après-dînée de novembre.

—Oh! se dit-elle tout à-coup, se souvient-on de lui à la ferme? Sa mère et sa sœur qui l'aimaient tant! qui étaient si fières de lui! Oh! elles doivent avoir gardé son souvenir! Avec elles, du moins, je pourrai parler de lui.

Et se levant tout-à-coup:

—Je veux aller les voir, dit-elle, je veux aller m'agenouiller devant madame Gray et la prier de me pardonner.... Elle est bonne, elle me pardonnera peut-être.

Elle quitta le salon, passa dans sa chambre pour y prendre son chapeau et son manteau et, en cinq minutes était prête à sortir. Le train de l'Ouest quittait Boston à cinq heures et demie, elle avait juste le temps d'arriver au dépôt. Elle envoya un domestique lui chercher une voiture et, pendant qu'elle attendait son retour, elle écrivit à la hâte quelques lignes à madame Welwyn, lui disant où elle allait et quand elle comptait revenir.

Le soleil était couché lorsqu'elle atteignit le village. Oh! ces objets si familiers! comme leur vue faisait battre son cœur! ces rues, ces maisons, la poste, l'église!.... elle abaissa soigneusement son voile sur son visage afin de cacher ses larmes. Ces trois années qui avaient métamorphosé sa vie, avaient passé sur dessus de ce village sans y laisser une seule trace de leur passage. Chaque figure qu'elle rencontrait lui était familière, elle s'arrêtait près, rien n'oublié. Ils passent devant la chaumière des Byrn, elle aperçut May à la fenêtre, s'il l'avait dépassée, se dit-elle, il vivrait encore peut-être, et.... il serait heureux.

Elle atteignit la ferme. La lune brillante et claire s'élevait majestueusement derrière les grands arbres qui bordaient la route, et les étoiles jetaient leur éclat sur tous les objets environnants. Une vive lumière s'échappait de la fenêtre du salon qui faisait face à la route. Marguerite s'appuya à la porte du jardin; son cœur battait à tout briser la poitrine et elle ne se sentait plus le courage d'approcher. Le bruit des pas d'une personne qui passait sur la route, la décida cependant elle ouvrit vivement la porte et pénétra dans le jardin.

Il n'y avait point de rideaux à la fenêtre du salon; Marguerite s'avança de quelques pas et regarda: le tableau qui se présenta devant ses yeux la cloua immobile à sa place. Rien n'était changé dans le petit salon: les chaises, le canapé, la table, tout était au même endroit où elle l'avait laissé. Dans son fauteuil, au coin du feu, était assise madame Gray tout habillée de noir, calme, tranquille, comme autrefois, mais avant en ce moment, un sourire de contentement sur les lèvres. A l'autre coin Charles Byrn fumait de l'air d'un homme qui se trouve au milieu de sa famille; et, à genoux à quelques pas de sa mère, Lizzie essayait, en le retenant par sa robe de faire marcher un gros bébé d'un an environ. Elle riait d'un rire où le bonheur se devinait.

Ainsi, ils l'ont tous oublié! sa mère, sa sœur, son ami! seule, sa coupable femme a conservé son souvenir dans son cœur!

Marguerite retourna sur ses pas, elle ne se sentait plus le désir d'entrer dans ce séjour de gaîté et de joie. Elle alla passer la nuit à l'hôtel et, le lendemain, reprit la route de Boston.

Marguerite, depuis que grand-papa l'avait ramenée à Boston et l'avait confiée à madame Welwyn, était retournée à la vie du monde si vide, si monotone pour elle. Elle suivait machinalement et comme une automate madame Welwyn dans les visites qu'elle rendait, aux parties, aux théâtres, aux magasins, aux matinées. Elle rentrait fatiguée, ennuyée et, malgré tout, recommençait le lendemain.

Mais, même au milieu de sa tristesse, elle avait encore quelques moments heureux; c'était quand les lettres de grand-papa arrivaient: Monsieur Mc Vane avait levé un régiment à ses frais et avait été nommé général. Ses lettres à sa petite-fille étaient remplies de récits glorieux, d'héroïques faits d'armes. En les lisant, le vieux sang des Mc Vane bouillonnait dans les veines de la jeune veuve et l'espoir romanesque d'autrefois se réveillait en elle.

Oh! être un homme pour prendre sa part dans la glorieuse lutte où son grand-père était engagé! Oh! combattre à ses côtés pour la noble cause qu'il défendait en ce moment! Quelquefois, le démon romantique la touchait du bout de son aile et elle se sentait prise du désir de revêtir des habits d'homme, de passer une épée à côté de celle d'aller rejoindre grand-papa dans les lignes confédérées. Mais ce désir n'avait que la durée de l'éclair: il y avait trop de la femme chez Marguerite pour nourrir longtemps une pensée guerrière et si elle admirait Jeanne d'Arc et Charlotte Corday, entourées de tout le prestige du bon vieux temps, elle ne se sentait guère disposée à suivre leur exemple. Elle se résigna donc à rester fort tranquille, se contentant de prier pour son grand-père et pour la noble cause du Sud.

Un jour, madame Welwyn lui avait dit:

—Marguerite! ma chère enfant! vous savez que je ne me mêle jamais de politique et que pour rien au monde je ne voudrais vous faire de peine; mais, le Sud est bien malade et il peut être vaincu. Si cela arrive, comme je le crains, votre grand père perdra tout ce qu'il possède. Vous n'avez rien à faire pour le moment, prenez des maîtres, perfectionnez vous dans la musique, dans le dessin et dans le dessin. Vous avez certainement un bon commencement. Qui sait? ces arts d'agrément vous deviendront peut-être pour vous une ressource inestimable.

Marguerite accueillit avec reconnaissance ce conseil de son amie et les suivit à la lettre: elle prit des maîtres de toutes sortes et, comme le faisait autrefois Emilie Malden, elle étudia son piano trois et quatre heures par jour. Madame Welwyn, elle fit des progrès prodigieux dans tous les arts qu'elle avait seulement effleurés auparavant.

Et les semaines se changèrent en mois, les mois en année et la dernière année de la terrible lutte arriva. Marguerite avait vingt-deux ans. Elle était plus belle que jamais et de plus en plus admirée. Il est impossible de dire combien d'offres de mariage lui furent faites; elles étaient aussi nombreuses que celles qui avaient été reçues avec une tendre pitié, et celui-là était Horace Welwyn. Elles seul peut dire ce qu'il en avait coûté à Marguerite de le refuser.

—Vous m'honorer en me jugeant digne d'être votre femme, avait-elle répondu. J'ai pour vous une profonde estime et toute l'amitié d'une sœur. Mais je ne me remarierai jamais. Je veux rester fidèle à la mémoire de celui dont j'ai causé la mort et qui m'est plus cher aujourd'hui que son cœur était vivant.

Horace comprit que cette résolution était inébranlable; il n'essaya pas de la changer. Ils se séparèrent plus amis que jamais.

La fin de la quatrième année de la guerre devait apporter un terrible coup à notre héroïne. Un jour, il lui arriva une lettre cachetée et bordée de noir; elle venait des frontières confédérées et était signée: Pédro Valques

Ce nom était familier à Marguerite; c'était celui d'un capitaine, aide de camp du général Mc Vane, commandant son régiment; il était, disait-on, Brésilien, avait pris rang dans l'armée confédérée comme simple soldat, mais s'était élevé rapidement par son courage et par les preuves qu'il en avait données. Il avait sauvé la vie de son général au péril de la sienne et, pour cette action d'éclat, avait été fait capitaine. Aujourd'hui, il était colonel et l'ami le plus cher de M. Mc Vane. Les lettres de ce dernier à sa petite-fille étaient pleines des éloges du jeune homme, si bien que le nom de Pedro Valques devint aussi familier à Marguerite que s'il eut été un membre de sa famille. Elle savait tous ceux que grand-papa aimait et, plus d'une fois, elle avait envoyé à ce jeune Cœur-de-Lion des messages d'amitié, de bon souvenir et surtout de reconnaissance pour avoir sauvé la vie de son grand-père.

La lettre du colonel Valques était d'une tristesse mortelle: il annonçait la mort du général Mc Vane, mort en héros, en combattant à la tête de son régiment.

"Il semblait avoir un pressentiment de son sort, écrivait Pédro; la nuit "avant la bataille, il me fit appeler et "me dit que si quelque chose arrivait, de "vous l'écrire moi-même. Ne vous désolez "pas mademoiselle. Vous savez que la "mort de la mort du soldat est dort dans "la tombe d'un héros. J'ai pris la liberté "de garder votre portrait comme un souvenir de lui et de vous. Je vous en prie, "laissez-le moi! Marguerite est moins grande "que la vôtre, j'en conviens, mais le me "sens bien triste, bien malheureux et du "fond du cœur je pleure le plus brave et "le meilleur des hommes."

Ah! quel coup pour la pauvre Marguerite! il lui semblait que son cœur s'était brisé dans sa poitrine et que ses larmes refoulées, refusaient de couler et l'étouffaient. Elle avait manqué mourir à la mort de son mari, mais au moins, grand-papa était là pour la serrer dans ses bras, pour pleurer avec elle, pour la consoler, et pour grand-papa, elle avait surmonté son désespoir et avait vécu. Mais aujourd'hui, quelle voix consolatrice s'élèvera près de son lit de douleur? qui murmurera à son oreille des mots de tendresse et de consolation? Encore, si Pedro Valques était là pour lui parler de grand-papa, pour lui redire ces dernières paroles, ses dernières recommandations.

Mais Marguerite, depuis la mort de son mari, avait compris les consolations que la religion peut donner et le prix de la résignation. Elle avait élevé toute son âme vers celui qui seul peut nous aider à souffrir, et, dans la prière, elle avait puisé la résignation et la consolation.

Ensuite ses amis avaient été si bons pour elle dans ces moments terribles! Elle avait été une cruelle ingratitude que de ne pas ressentir leurs bontés et toutes les preuves de sympathie qu'ils lui donnaient. Grâce à eux, grâce à la prière, elle se résigna, et ce nouveau désespoir se calma comme s'étaient calmés ses autres désespoirs. Un peu plus pâle, un peu plus triste, un peu plus maigre, un peu plus tranquille, tel était le changement qui s'observait maintenant en elle. Pauvre Marguerite! Ce deuil qu'elle portait n'était rien en comparaison du deuil enfermé dans son cœur.

—Oh! mon Dieu! disait-elle en sanglotant profondément, je n'ai plus personne pour qui vivre maintenant. Tout est désolation pour moi en ce monde. Tant d'autres sont heureux et meurent.... moi je souffre!.... je voudrais mourir.... et je vis!

Hélas! ce cri d'une âme souffrante était, il faut bien l'avouer, une rebellion contre Dieu, mais nous savons tous qu'il est des moments dans la vie, où, écrasé par le désespoir, le cœur tout entier se soulève et appelle la mort qui ne veut pas venir.

CHAPITRE XIX

LE COMBAT DE LA VIE

Le dernier soleil de janvier allait se coucher et ses derniers rayons se jouaient sur la chevelure de Marguerite, assise en ce moment sur une chaise basse, dans sa chambre. Elle est toujours à Boston, toujours chez madame Welwyn. Elle paraît pensive et anxieuse et les larges cercles bleus qui entourent ses yeux nous disent que bien souvent dans la solitude de sa chambre et de ses nuits, elle verse des larmes de regret, des larmes de désespoir.

Au moment où l'obscurité devenait plus profonde, on entendit quelqu'un monter rapidement l'escalier, puis, un bruissement de soie se fit entendre, une donce odeur de verveine se répandit dans l'appartement, et madame Welwyn, hors d'haleine, entra dans la chambre.

—Marguerite, dit-elle, je suis montée tout d'un trait pour vous dire....

Elle s'arrêta pour respirer.

—Je sais, continua-t-elle, je sais combien vous êtes impatiente de savoir.... et voilà pourquoi j'accourus vous dire que vous avez la situation.

(A continuer.)

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

CONCOURS LITTÉRAIRE DE 1883

L'Athénée, réuni en séance spéciale, le 29 juin, a adopté les dispositions suivantes pour le concours de 1883:

PROGRAMME.

Il y aura deux classes de concurrents, l'une comprenant les hommes, l'autre les femmes.

Chaque classe aura à traiter un sujet séparément.

Une médaille d'or sera accordée au meilleur manuscrit de l'une et de l'autre classe, les deux médailles étant d'égale valeur.

Toute personne résidant en Louisiane, et qui n'est pas membre de l'Athénée, est invitée à concourir.

Le concours est ouvert à partir du 1er juillet 1883, jusqu'au 15 février 1884 inclusivement.

Les manuscrits ne seront plus reçus après le 15 février; ils seront écrits aussi lisiblement que possible, sur papier collier réglé, et seulement sur le recto des lignes: ils ne devront pas dépasser 20 pages.

Chaque manuscrit sera revu et sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Il est laissé à la discrétion du "comité d'examen" d'ouvrir les lettres des candidats qui auront mérité les médailles, pour s'assurer s'ils sont dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Les deux manuscrits couronnés seront publiés dans les Comptes-rendus de l'Athénée.

La présentation des prix se fera publiquement, dans une séance spéciale. On réunira, pour la circonstance tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Les noms des lauréats seront proclamés après la lecture des manuscrits qui auront obtenu les médailles, et, ceux des noms des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître au dehors s'exposera à être mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu ou obtiendra la médaille ne pourra plus concourir jusqu'à nouvel ordre.

Les sujets choisis sont les suivants, et devront être traités en prose.

Pour les femmes:

MME DE STAËL: SA VIE, SES OUVRAGES.

Pour les hommes:

PROGRÈS ET MISÈRE.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
ALFRED MERCIER
P. O. Box 3246.

HOSTETTER'S CELEBRATED STOMACH BITTERS

Rien qu'abondé dans toutes ses intérieures, dans toutes ses fibres par les fièvres ague, bilieuses ou rémittentes, le système peut mieux être dégagé du virus malin par le "Hostetter's Stomach Bitters." Jardin votre système contre les ravages de ces maux au moyen de ce bienfaisant antiseptique et tonique. Il est reconnu souverain pour la dyspepsie, les affections des reins et nerfs.

A vendre par tous les droguistes et tous les marchands en général.

ASSURANCES.

Compagnie d'Assurances du Peuple de la Nouvelle-Orléans.

Bureau, 12 rue Carondelet.

Dousième Etat de Situation Annuel.

CONFORMÉMENT aux exigences de sa charte, la Compagnie publie l'exposé suivant:

Primes reçues durant l'année expirant le 30 juin 1883:

Sur les risques d'incendie	$183,297 02
Sur les risques de rivières	13,057 5
Sur les risques de mers	17,657 72
A ajouter: les primes non échues de 1882	20,324 52
	$184,336 77
A déduire les primes non échues en 1883	926,401 09
Moins les primes remboursées et les annulations	3,691 69 20,009 78
Primes nettes	$154,343 99
Moins les pertes, etc., payées durant la même période:	
Sur les risques d'incendie	73,865 27
Sur les risques de rivières	7,992 45
Sur les risques de mers	19,318 07
Réassurances	7,336 00
Impressions et annonces	463 15
Taxes	1,283 83
Réfaction (Rebate)	27,572 79
Bureau des réassurances	2,036 87
Dépenses, etc., moins l'intérêt	8,520 50 $148,677 93
	$5,666 06
A ajouter: Profits et pertes	$29,401 69
	$34,967 15
Réservé pour les pertes non ajustées et non payées	10,460 00
Cinq pour cent dividende versé en janvier 1883	5,000 00
Cinq pour cent dû, maintenant	5,000 00
Surplus	14,507 15 $34,967 15

La compagnie a l'actif suivant:

Comptant	$17,183 95
Primes en voie de perception	16,983 06
Actions et banques et autres valeurs au pair	27,692 76
Effets immobiliers, etc	39,992 49
Billets garantis par nantissements	16,997 66
Billets garantis par hypothèques	17,043 46
Billets à recevoir à courte échéance	9,355 09
Meubles de bureau et installation	2,370 25 $159,967 74

L'exposé qui précède est une copie vraie et exacte des livres de la Compagnie.

ERNEST PRAGST. President.
M. POPOVICH, Vice-Président.
F. M. SCHENEIDAU, Secrétaire.

Fait et sommairement jurdevant moi à la Nouvelle-Orléans, ce 11me jour de juillet 1883.

JNO. RENDERNAGEL, Notaire.

Nouvelle-Orléans, 10 juillet 1883.

A une réunion du Bureau de Direction, tenue ce jour, il a été unanimement résolu de déclarer un second dividende semi-annuel de CINQ POUR CENT en SOMMEIL jour de juin 1883, payable sur demande, ce dividende étant DIX POUR CENT par an sur le fonds-capital de la Compagnie.

F. M. SCHNEIDAU, Secrétaire.

Bureau de Direction:

E. PRAGST.	A. WALK.
M. POPOVICH.	F. AUFMKOLK.
B. SALOY.	WM. FAGAN.
M. ABASCAL.	H. SCHROEDER.
D. HUGHES.	J. SAMBOLA.
A. D. FINLEY.	A. HARRS.
THEO. L. SOUG.	S. M. MILLER.
GEO. AUER.	GEO. ELLIS.
C. TRUMPY.	J. E. MEGGS.
F. THORMAEHLEN.	FERD. GOLDSMITH.
F. E. FARRAIN.	A. XIQUES.
PETER BLAISE.	E. CAMPBELLO.

N. SEIBEL.

ASSURANCES.

Compagnie d'Assurance Mutuelle des Marchands de la Nlle-Orléans.

No 106 RUE DU CANAL.

Vingt-neuvième état annuel.

CONFORMÉMENT à sa Charte la Compagnie publie l'exposé suivant:

Primes reçues durant l'année expirant le 31 mai 1883, les primes non-échues de l'année précédente comprises:	
Sur risques de feu	$648,848 79
Risques de mer	25,022 70
Risques sur les rivières	23,913 62
Total des primes	$699,784 12
Moins les primes non-échues	78,281 00
Primes nettes, échues le 31 mai 1883	$618,503 12
Pertes payées:	
Sur risques de feu	$56,527 62
Sur risques maritimes	13,201 25
Sur risques de rivières	4,495 50
Taxes et dépenses	3,000 00
Moins l'intérêt	36,164 16
Réassurances et primes remboursées	16,100 96
	$116,488 79
Profit	$502,014 33
Ton compte par balance:	
Real estate	$244,620 53
Bank, Railroad and other stocks	61,324 76
Notes secured by mortgage and pledge	149,230 00
Bills receivable	61,096 84
Premiums in course of collection	34,450 66
Cash on hand and in Bank	11,262 50
New Orleans Water Works Co	12,900 00
Louisiana Omnibus	15,426 25
City Bonds	3,000 00
Judgment on mortgage notes	4,235 00
Cash on hand	28,579 65
	$626,324

The above statement is a true and correct transcript from the books of the Company.

PAUL FOURCHY, President.
G. W. HOTT, Secretary.

STATE OF LOUISIANA,
Parish of Orleans, City of New Orleans,

Sworn to and subscribed before me the 11th day of June, 1883.

JAMES FAHEY, Notary Public.

At a meeting of the Board of Directors held on the 11th day of June, 1883, it was received that in addition to the interest dividend of Ten Per Cent already paid this day, a contingent dividend of TWENTY-FIVE PER CENT, on the net earned participating premiums for the year ending May 31st, 1883, be paid on the third Monday of July next.

DIRECTORS—

P. MASPERO,	JNO. B. LALLANDE,
M. W. SMITH,	J. J. FERNANDEZ,
D. PATJO,	PAUL FOURCHY,
EDWARD TOBY,	D. A. CHAFFRAIN,
R. W. TAYLOR.	CHAS. LAFITTE,
	JOS. A. SHAKESPEAR.

13jain—

MERCHANTS' MUTUAL INSURANCE COMPANY

[OF NEW ORLEANS]

No 104 CANAL STREET.

TWENTY-NINTH ANNUAL STATEMENT.

In conformity with the requirements of their charter, the company publish the following statement:

Premiums received during the year ending May 31, 1883 including unearned premiums of the previous year—	
On Fire risks	$348,848 79
On Marine risks	32,023 70
On River risks	23,913 62
Total premiums	$399,784 12
Less unearned premiums	78,281 00
Net earned premiums 31st May, 1883	$318,503 12
Losses paid—	
On fire risks	$56,527 62
On marine risks	13,201 25
On river risks	4,495 50
Taxes and expenses, commissions,	36,164 16
Reinsurance and return premiums	16,100 96
	$116,488 79
Profit	$202,014 33
Ton company has the following assets:	
Real estate	$244,620 53
Bank, Railroad and other stocks	61,324 76
Notes secured by mortgage and pledge	149,230 00
Bills receivable	61,096 84
Premiums in course of collection	34,450 66
Cash on hand and in Bank	11,262 50
New Orleans Water Works Co	12,900 00
Louisiana Omnibus	15,426 25
City Bonds	3,000 00
Judgment on mortgage notes	4,235 00
Cash on hand	28,579 65
	$626,324

The above statement is a true and correct transcript from the books of the Company.

PAUL FOURCHY, President.
G. W. HOTT, Secretary.

STATE OF LOUISIANA,
Parish of Orleans, City of New Orleans,

Sworn to and subscribed before me this 11th day of June, 1883.

JAMES FAHEY, Notary Public.

A meeting of the Board of Directors held on the 11th day of June, 1883, it was received that in addition to the interest dividend of Ten Per Cent already paid this day, a contingent dividend of TWENTY-FIVE PER CENT, on the net earned participating premiums for the year ending May 31st, 1883, be paid on the third Monday of July next.

DIRECTORS—

P. MASPERO,	JNO. B. LALLANDE,
M. W. SMITH,	J. J.